

M. de Musset voudra-t-il nous croire ?

Il trouvera peut-être nos appréciations injustes, et nos reproches vont lui sembler impertinents.

Tant pis alors, tant pis pour lui !

On ne dit la vérité qu'à ceux qu'on aime ou qu'on estime.

Parmi les autres pièces remarquables contenues dans la troisième partie de ses œuvres, on doit citer les *Nuits* pour leur souffle lyrique et leur délicieuse fraîcheur.

LE POÈTE.

Est-ce toi dont la voix m'appelle,
 O ma pauvre muse ? est-ce toi ?
 O ma fleur ! ô mon immortelle !
 Seul être pudique et fidèle
 Où vive encor l'amour de moi !
 Oui, te voilà, c'est toi, ma blonde,
 C'est toi, ma maîtresse et ma sœur !
 Et je sens, dans la nuit profonde,
 De ta robe d'or qui m'inonde
 Les rayons glisser dans mon cœur.

LA MUSE.

Poète, prends ton luth : c'est moi, ton immortelle,
 Qui t'ai vu, cette nuit, triste et silencieux,
 Et qui, comme un oiseau que sa couvée appelle,
 Pour pleurer avec toi descends du haut des cieux.

Il semble, au ton général de ces derniers morceaux, que M. de Musset a voulu faire un pas vers la poésie tendre et religieuse.

Par malheur, il s'est arrêté depuis cette époque, et n'a presque rien donné au public, si ce n'est le *Merle blanc*, délicieux petit chef-d'œuvre en prose, qui, à lui seul, eût suffi pour assurer le succès de la publication pittoresque où il a paru.